

LITTÉRATURE.

LE VALET DE PIED DE LA REINE.

Appuyée sur le bras de son mari, qui semblait prendre un plaisir extrême à la gâté enfantine de sa compagne, une jeune femme parcourait les plus pauvres rues de Versailles, dans la matinée du premier janvier 1780. Sept heures venaient de sonner; le jour seulement commençait à paraître, et cependant les deux promeneurs avaient depuis long-temps commencé leur excursion. Au sortir du cercle tenu la veille dans les petits appartemens du château, ils s'étaient mis en route sans autre suite qu'un valet de pied chargé d'un grand panier. Le poids d'abord excessif du panier avait peu à peu perdu de sa lourdeur; cette diminution du fardeau confié au domestique, provenait de fréquentes visites que faisaient les deux promeneurs nocturnes aux maisons de pauvre apparence qui se trouvaient sur leur passage. Le panier contenait des gâteaux, des bougies et des jouets que la jeune femme déposait sur la table des humbles logis, à la grande joie des petits enfans. Tandis que la mystérieuse fée jouissait de la joie causée par les belles étrennes, le mari glissait dans la main des mères, un rouleau de pièces d'argent; puis tous les deux disparaissaient suivis des bénédictions des pauvres gens à qui leur visite valait tant de bonheur et tant de joie.

Ils touchaient au terme de leur excursion bienfaisante; le panier de la jeune femme était vide, et il ne restait plus d'or dans les poches du mari.

— Maintenant, Marie, dit-il, nous pouvons aller dormir!

— Pas encore, répliqua-t-elle car voici là-bas un pauvre malheureux qui, par le froid qu'il fait, dort sans autre lit qu'un banc de pierre.

Il faut qu'il ait aussi sa part des fêtes du nouvel an.

— Ma bourse est vide, répondit le mari en souriant.

— François a sans doute de l'argent, il nous en prêtera.

Le valet de pied s'empressa de donner sa bourse, la jeune femme la mit toute entière dans la main du pauvre diable, et elle se disposait à s'en aller, lorsque le dormeur s'éveilla. Il vit la bourse, il aperçut sa bienfaitrice et des larmes emplirent ses yeux.

— Vous venez de me sauver la vie! madame, s'écria-t-il; merci, car cette vie est nécessaire à une pauvre femme et à un enfant.

La jeune femme, qui se dérobaît à la reconnaissance du malheureux, revint sur ses pas aux dernières paroles qu'il prononça.

— Une femme! des enfans! répéta-t-elle avec compassion.

— Hélas oui, madame; le petit commerce de mercerie que j'avais, rue des Cinq-Diamants, me servait à élever ma famille. Mais des personnes sont survenues; la maladie m'a frappé, et hier les huissiers m'ont chas-

sé de ma boutique. J'ai entrepris le voyage de Versailles dans l'espoir d'y trouver une petite place de commis chez un de mes parens..... Il n'a pas voulu même m'écouter. Il m'a chassé, et je n'ai point osé retourner près de ma famille, qui m'attend avec angoisse.

La jeune femme essuya une larme; son mari partageait cette émotion.

— Eh! bien, dit-elle, rassurez-vous, mon ami! Retournez à Paris, rassurez votre femme et vos enfans. Ils sont maintenant à l'abri de la misère. N'y a-t-il point quelque place vacante au château? demanda-t-elle, en se tournant vers le domestique qui la suivait.

— Non, madame.

— Eh bien! nous créerons une nouvelle place de valet de pied. Cet emploi vous conviendrait-il, mon ami?

— Je bénirais nuit et jour la main qui me le donnerait!

— Eh bien! il est à vous; n'est-ce pas Louis? répliqua-t-elle, en demandant l'assentiment de son mari. Retournez à Paris et revenez demain avec votre famille prendre possession de votre emploi. Adieu.

— A qui dois-je ce bienfait? s'écria le pauvre homme. Oh! ne me cachez pas votre nom!

— A sa majesté la reine! dit le valet de pied à voix basse.

Le lendemain, l'ancien mercier arriva au château avec sa famille. Le surintendant avait reçu des ordres; il donna à cet homme, qui se nommait Virlet, un joli petit appartement pour habitation. La reine avait voulu, en outre, que sa femme et ses deux filles fussent employées à la lingerie. De cette façon, la famille des Virlet passa tout-à-coup de la plus profonde misère à une heureuse aisance. On n'eut qu'à se louer des deux femmes; elles se montraient laborieuses et reconnaissantes, mais il n'en était pas de même de l'ex-mercier. Il manquait souvent à l'exactitude de son service, quelque peu que l'on exigeât de lui; il s'exposa à de justes et sévères réprimandes, et deux fois même on voulut le chasser. Comme ce châtiment eût frappé sa femme et ses filles plus que lui, la reine, à laquelle celles-ci recoururent, insista pour qu'on n'en vînt pas à ce moyen extrême: et Virlet arriva donc à ne faire au château que ce qui lui plaisait.

Neuf années s'écoulèrent, amenant avec elles de bien fatals changemens dans la destinée de Marie-Antoinette. Elle n'allait plus, durant la nuit du nouvel an, porter des bienfaits et recevoir des bénédictions. Car elle n'osait plus sortir du château. A chaque instant, de sinistres avis apportaient l'épouvante parmi le petit nombre de personnes dévouées au roi et qui se trouvaient encore près de lui. Mme Swentburne avait prévenu, le 27 octobre, Mme la maréchale de Beauvenu que la populace, le lundi suivant, irait chercher le roi pour le ramener à Paris; la terrible nouvelle était confirmée de toutes parts. Le roi ne voulut

point croire néanmoins à tant d'audace, et partit pour chasser. A peine commençait-il à courir le cerf, qu'il lui fallut revenir promptement à Versailles. Les insurgés occupaient la place d'armes et attaquaient le château. Je ne veux pas vous répéter ici les détails de cette trop fameuse journée où les assassins demandaient la tête de la reine, en foulant aux pieds les cadavres des gardes-du-corps égorgés!

Au plus fort de l'effervescence, du pillage et du massacre, le valet de pied Virlet, qui portait encore une partie de la livrée royale, fut aperçu par la populace. On l'entoura, on l'interrogea, on lui fit crier: à bas le tyran! Il cria et répéta tout ce que l'on voulut.

— N'importe, dit un de ces misérables qui le tenaient, tu as beau faire et beau dire, je ne crois pas un mot de tes paroles; tu n'es qu'un faux patriote!

Et il brandissait le sabre qu'il tenait à la main.

Virlet pâlit. Le lâche eut peur.

— Je ne suis pas un bon patriote? dit-il, je ne hais pas le tyran?

— Non! puisque tu portes sa livrée.

— A bas le faux patriote! hurla le groupe.

Alors le misérable, comme Judas, eut la pensée de se racheter en vendant son maître.

— Vous ne croyez pas en moi? Hé bien! je vais vous donner des preuves de votre erreur. Suivez-moi.

Il fit un détour, arriva près d'une petite porte dérobée qui donnait sur la partie la plus reculée des communs du château, l'ouvrit et introduisit les brigands qui l'accompagnaient en silence. Ils pénétrèrent ainsi de cour en cour, de corridor en corridor, de chambre en chambre jusqu'à l'entrée d'une alcôve.

— Une hache! murmura Virlet à voix basse. Vous trouverez là la femme du tyran.

Aussitôt la porte fut brisée; des cris de femme se firent entendre et les assassins se précipitèrent dans la chambre à coucher de la reine. Virlet, armé d'une pique, frappa dans le lit, avant de s'apercevoir que Marie-Antoinette s'était échappée.

— Elle n'est plus là! s'écria-t-il avec rage je saurai bien l'atteindre.

Et il se disposait à briser une autre porte, quand il se trouva face à face avec sa fille. Celle-ci barra, de ses deux bras étendus, le passage ouvert. Virlet hésita et recula.

— Jeanne, va-t-en! dit-il, va-t-en!

— Mon père vous n'irez à la reine qu'en passant sur mon cadavre! répliqua l'héroïque enfant.

— Virlet voulut repousser sa fille, un de ses compagnons vint à son aide; il frappa Jeanne d'un coup de sabre. Elle tomba, et la foule entraîna dans son tourbillon Virlet qui foula aux pieds, comme les autres, le cadavre de sa jeune fille expirante.

(La fin au prochain numéro.)